L'écrivain du mois : Monique Laederach

Autor(en): **Mathys-Reymond, Ch. / Laederach, Monique**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **69 (1981)**

Heft [2]

PDF erstellt am: **19.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-284295

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

L'écrivain du mois

Monique Laederach



Photo Wolfgang Lentz

« La ridicule attente de ce qui ne peut pas exister, folie, toute cette substance de sa vie goutte à goutte écoulée dans l'attente... »

Ch. Mathys-Reymond : *Monique Laederach, vous avez reçu, en 1978, le Prix Belles-Lettres pour l'ensemble de votre œuvre de poète. Comment en êtes-vous venue à la prose, avec STÉPHANIE, ce beau texte sur lequel je vous interviewe aujourd'hui ?*

Monique Laederach : J'ai toujours écrit de la prose aussi, mais je n'en avais jamais publié. D'ailleurs, en prose, je n'avais pas trouvé ma langue, mon style.

Ch. Mathys-Reymond : *Le thème de la dépendance féminine, ou de la trop grande attente de la femme, est très courant dans la littérature romande féminine. N'est-ce pas étonnant de le retrouver sous votre plume, en 1978, après tout un cheminement de luttes féministes ?*

Monique Laederach : Les luttes féministes ont ouvert les consciences ; elles ont posé les problèmes sur le plan social, politique et culturel ; même sur le plan affectif et psychologique. Mais il faudra longtemps avant qu'une véritable identité féminine se dégage, en profondeur, s'affirme ; et pour que cette identité puisse être vécue. Enseignant, je me rends compte combien la prise de conscience de l'être-femme est encore verbale, et combien souvent elle est contredite par des réflexes tout à fait traditionnels. Il ne me semble donc pas que le sujet soit épuisé, au contraire. Et je n'ai pas l'intention de le quitter si vite. La nouvelle femme n'est pas née : elle se cherche.

Ch. Mathys-Reymond : *Stéphanie, qui vient d'être abandonnée par Alain, plonge aux sources de son malheur : cet agenouillement déjà aux pieds d'un petit frère : « Elle ne vivait déjà que dans le souffle, le sillage, la volonté de ce petit homme, son frère. » Est-ce là le problème personnel du personnage central ou, plus largement un problème de société : les filles sont encore élevées dans l'adoration des petits mâles de la famille ?*

Monique Laederach : C'est à la fois un problème personnel de Stéphanie et un problème encore très répandu, socialement. Il y a, certes, l'admiration pour le mâle, transmise par la famille et la société, mais il y a aussi les tendances naturelles d'une petite fille à séduire un frère, un autre, l'autre. Et la relation malheureuse en partie, parce que frustrée, qui en découle. Stéphanie a aimé son frère *de manière à en faire un tyran.* C'est son besoin d'amour éperdu qui fait la fragilité de Stéphanie, qui en fait une victime d'avance.

Ch. Mathys-Reymond : *Du séducteur Alain, Stéphanie ose dénombrer tous les coups : c'était le détenteur du savoir : « Tu ne dois pas... Tu as tort... Tu n'es pas en beauté... », l'Imperméable qui sortait apparemment intact de cette aventure sentimentale, le Réservé qui refusait le partage au niveau de l'importance, du sens de la vie. Stéphanie démystifie donc ce qu'elle appelle « cette affiche de torero ».*

Une fois ces images brûlées, quelles qualités essentielles la femme peut-elle aujourd'hui attendre de l'homme ?

Monique Laederach : Je souhaiterais surtout qu'il cesse d'avoir peur. Peur des autres, peur de lui-même. Nous femmes, sommes à tout prendre dans une situation privilégiée, maintenant, parce qu'en état de révolte, de lutte, de recherche. Mais notre propre être-femme, par rapport à l'homme, ne peut que se chercher, se définir, s'approcher dans le dialogue, et dans un dialogue aussi authentique que possible. L'homme aussi est enfermé dans une image. Un homme qui fait la vaisselle ne libère pas tant la femme que lui-même : il s'essaie dans toute activité. De même un homme qui pleure : il s'accepte dans tout son être.

Ch. Mathys-Reymond : *Votre livre est d'une grande intensité. Sur un thème éculé, vous obligez votre lecteur à suivre par petites étapes l'itinéraire où s'abîme et renaît Stéphanie. Cette napacité de se dire jusque dans les moindres recoins du vécu, n'est-ce pas avant tout le grand pouvoir de la femme, je veux dire de la femme poète ?*

Monique Laederach : C'est d'une part une nécessité sur le chemin d'une authenticité recherchée (et partageable éventuellement). La tentative est de rationaliser une histoire aussi « éculée » comme vous dites justement. De voir qu'elle se vit à tous les niveaux. Du plus physique au plus élaboré, du plus répugnant (où l'on se déteste) au plus poétique (où l'on se met en scène soi-même). Le rejet par un homme n'est qu'un exemple de tous les rejets qu'on peut vivre. Et personne ne vit bien le rejet. Mais il est vrai, je le crois, que les femmes sont aujourd'hui plus aptes à faire ce joint entre le rationnel et l'irrationnel, à refuser cette scission âme-corps où la pensée s'est avancée, à réconcilier l'être avec l'être. Travail d'enfantement.

Ch. Mathys-Reymond : *Lucide, Stéphanie diagnostique : « Ce qui restait à faire, c'était connaître exactement où commençait son lieu à elle, où finissait le pouvoir d'Alain, et ce qu'elle aimait de lui, ce qui n'était qu'amour d'aimer. Comment une femme si portée par le besoin d'être aimée pourra-t-elle s'intéresser à « son lieu », à être, alors qu'elle vient d'être abandonnée ?*

Monique Laederach : Très très bonne question, fondamentale et subtile. J'aurais aimé que le livre réponde à cette question. Car c'est bien son thème central. Un certain temps a passé depuis l'abandon, le temps de vouloir mourir, le temps de se laisser dériver dans la dépression. Mais, avec un tel besoin d'être aimée, Stéphanie serait *déjà morte* s'il n'y avait pas un assez fort instinct de vie en elle. Cet instinct (le germe) s'annonce de nouveau, et s'annonce comme une nécessité à elle seule, autonome. La formulation déjà, née du réflexe de défense (contre la souffrance et la mort) signifie une conscience, donc le début de l'envie de guérir de cette maladie (vouloir être aimée). Après la formulation, aucun vécu ne peut être comme avant. Stéphanie n'est plus *livrée* aveuglément à son manque. Elle le reconnaît comme un danger de son être, une composante de son être.

Ch. Mathys-Reymond : *Etes-vous engagée dans la lutte féministe ?*

Monique Laederach : Oui et non. Tout dépend comment vous l'entendez. Dans mon enseignement par exemple, je cherche avant tout le travail en profondeur, les prises de conscience possibles qui permettraient aux êtres d'être — homme ou femme — au-delà de leurs défenses et des images et des idées reçues. Sera-ce forcément ce que certain féminisme attend ? Pas si vite ! Je vous l'ai dit, c'est une aventure de longue haleine, si l'on veut que ce soit une aventure réussie, authentique.

Ch. Mathys-Reymond : *Ressentez-vous très fort encore la discrimination entre les sexes là où vous vivez et travaillez ?*

Monique Laederach : Dans l'école où je travaille (le gymnase Numa-Droz, à Neuchâtel), non. Le dialogue est excellent, et l'amitié généralement vive. Mais ailleurs, je la sens partout. Avec un réel effort de non-discrimination. Mais elle remonte sans cesse, dès que le contrôle se relâche. Il faut avouer aussi que je suis moi-même loin d'être au clair sur mes possibilités réelles. Moi-même, je lutte constamment contre les images que j'ai, ou, tout au moins, je les interroge. Je suis une intellectuelle. Je gagne ma vie, je suis libre : est-ce que c'est être femme ? J'aime faire la cuisine, les confitures, du tricot : est-ce l'image ? Une séance de trois ou quatre heures, politique, me paraît une perte de temps pénible à cause des rituels, redondances et du besoin de parler de chacun, etc. : est-ce une réaction féminine ? Dès qu'on entre dans un système préétabli, et préétabli dans ses formes par les hommes, on est une étrangère. La non-discrimination viendrait-elle de ce que *j'accepte* ces formes ? Je ne sais pas. A vrai dire, je ne sais pas encore grand-chose !

Ch. Mathys-Reymond

1 FS 03006
12 BIBLIOTH•PUBLIQUE
80 ET UNIVERSITAIRE
1205 GENEVE

J.A. 1260 Nyon
Février 1981 N° 2
Envoi non distribuable à retourner à
Femmes Suisses
CP 194, 1227 Carouge